

LES CARNETS DU TEMPS

Mensuel d'information culturelle de l'aviateur



- ▶ Le référendum
- ▶ Les guerres médiques
- ▶ *Apollo 14*



Enseignement militaire supérieur Air



Centre d'enseignement militaire supérieur Air (CEMS Air)

Directeur de la publication :
Col Bernard Dartaguiette

Rédacteur en chef :
Cdt Jérôme Leroy

Rédacteur en chef adjoint :
Cne Safya Chodkiewicz

Rédacteurs du CESA :
Adc Jean-Paul Talimi
Sgc Fanny Boyer

Maquette :
M. Emmanuel Batisse
M. Philippe Bucher
Clc Zita Martins Nunes
Avt Antoine-David Da Silva
Manteigas

Crédits photographiques :
Fonds documentaire de la
bibliothèque du CESA

Diffusion :
M. Pierre d'Andre
Clc Dany Bachelet

Correspondance :
CEMS Air
1 place Joffre,
75700 PARIS SP 07 - BP 43
Tél. : 01 44 42 80 64
MTBA : 821 753 80 64
st.cesa@inet.air.defense.gouv.fr

Impression :
Imprimerie moderne de l'Est

Tirage 2 500 exemplaires

Les opinions émises dans les
articles n'engagent que la
responsabilité des auteurs.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS
ISSN 1769-4752

Relations internationales - Géopolitique

Le chavisme sans Chávez :
une absence difficile à combler 2

Économie

L'approche de la connaissance économique 4

Stratégie

Douhet, théoricien du bombardement stratégique 6

Sociologie

Qu'est-ce que la sociologie ? 8

Espace

Course à la Lune et mission *Apollo 14* 10

Histoire de l'aéronautique et de l'espace

William Mitchell, théoricien ou prophète
de la puissance aérienne ? 12

Droit et institutions

Le référendum 14

Sciences

Archimède (287 av. J.-C. - 212 av. J.-C) 16

Histoire

Les guerres médiques 18

Pensée politique

les origines de l'europanisation 20

Éthique

Qu'est-ce que l'éthique ? 22

La bibliothèque essentielle

L'*Odyssée* d'Homère 24

Arts

L'Acropole d'Athènes 26

English Corner

Focus on the history of the Red Arrows' birth 28

Le chavisme sans Chávez : une absence difficile à combler

La disparition d'un leader charismatique au bilan contrasté

Réélu le 7 octobre 2012 avec 55 % des voix, Hugo Chávez se sera accroché à la présidence jusqu'à son dernier souffle, le 5 mars 2013. Après 14 ans à la tête du Venezuela, celui que l'on surnommait le « *Libérateur* », à l'image de son inspirateur Simón Bolívar, s'est éteint à l'âge de 58 ans, laissant derrière lui un pays orphelin de sens politique. Quand un dirigeant charismatique décède dans l'exercice de ses fonctions, le régime qu'il a instauré peut disparaître puisque le pouvoir est tellement personnifié que les institutions ne survivent pas.



Hugo Chávez

En fin stratège, le 9 décembre 2012, à la veille de sa quatrième opération à Cuba, le Président vénézuélien a pris soin de désigner son dauphin en la personne de Nicolás Maduro. L'héritier politique d'Hugo Chávez a la lourde tâche de faire survivre le *chavisme* à la disparition de son célèbre leader. Nicolás Maduro a certes gagné les élections présidentielles du 14 avril, mais avec une très courte majorité des voix : 50,66 %, contre 49,07 % pour l'opposition d'Henrique Capriles. Cette victoire acquise de justesse annonce une transition politique ardue pour le nouveau Président, devant à la fois convaincre ses opposants comme les membres de son propre parti ! Au lendemain de son élection, des manifestations violentes et des « cacerolazos »⁽¹⁾ contestant la victoire du Parti socialiste uni du Venezuela (PSUV) se sont multipliés dans tout le pays.

Au centre de la politique « bolivarienne » d'Hugo Chávez se trouvaient les missions destinées aux classes populaires. Malgré son aspiration clientéliste, ce procédé a permis de faire passer le taux de pauvreté de 49 % à 27 % de la population en 14 ans selon la CEPAL⁽²⁾. Ces avancées sociales ne sauraient toutefois cacher les difficultés dont souffre l'économie vénézuélienne qui, hors du secteur pétrolier, ne produit pratiquement rien.

Un horizon politique incertain au Venezuela

Les problèmes économiques structurels latents sous Hugo Chávez ne sont qu'amplifiés par la disparition de ce dernier. Effectivement, depuis la mort d'Hugo Chávez, le Venezuela est plongé dans une crise politique et économique explosive. Le décès du leader, qui monopolisait les débats sur

les chaînes télévisées notamment par son programme hebdomadaire *Alo Presidente*, a laissé le champ libre à l'opposition. Plus que jamais, le pays est scindé entre deux factions : les pro- et les anti-Chávez.

Nicolás Maduro a pu profiter de la charge émotionnelle due à la mort de son mentor pour être élu, mais cela ne lui suffira pas pour se maintenir au pouvoir. Maniant le verbe de manière moins convaincante, Nicolás Maduro n'aura pas la possibilité de jouer sur les mots pour éviter de répondre aux préoccupations principales des Vénézuéliens, à savoir l'inflation, la violence urbaine, la corruption, les pénuries de biens de première nécessité et les coupures d'électricité.



Nicolás Maduro

DR

À la recherche d'un nouveau leader régional

Selon l'ancien président brésilien, Lula, Hugo Chávez a joué un rôle clé dans l'établissement de la Banque du Sud (créée en 2007), de l'Union des nations sud-américaines (UNASUR, créée en 2008) et de la Communauté des états latino-américains et des Caraïbes (CELAC, créée en 2011). Toutes ces institutions visant à unifier le continent sud-américain, sur les plans politique autant qu'économique, n'auraient pu voir le jour sans les initiatives du président vénézuélien. Pour Lula, « *un monde sans sa présence requiert d'autres leaders capables de déplacer la même force, le même effort et la même volonté, afin que ses rêves ne restent pas couchés sur le papier* ».

Les relations qui unissent le Venezuela à Cuba ne devraient pas souffrir outre mesure de ce changement de présidence tant la ligne politico-idéologique entre ces deux États est semblable. Les liens avec les États-Unis ne devraient pas en pâtir non plus : ils représentent la première destination des exportations pétrolières du Venezuela, lui-même troisième fournisseur d'or noir des États-Unis. Reste à savoir si Nicolás Maduro aura les épaules assez solides pour maintenir une ligne diplomatique ostensiblement anti-états-unienne, en maintenant son lien avec l'Iran par exemple, sans aller trop loin dans la provocation. En effet, « *la révolution socialiste du xx^e siècle* » pourrait prendre un nouveau tournant sous l'ère de Nicolás Maduro et rebattre les cartes de la diplomatie vénézuélienne.

1. Manifestations bruyantes consistant à taper contre des casseroles, des gamelles, des barreaux de fer...
2. Commission économique pour l'amérique latine et les caraïbes.

Sous la haute direction de monsieur Jean-Marc Albert, professeur d'histoire de premières supérieures

L'approche de la connaissance économique

L'économie est une science sociale ! Cette affirmation pourrait sembler triviale si l'économie n'était pas l'une des disciplines faisant le plus appel à la formalisation. De fait, seule la physique théorique fait un usage plus soutenu des mathématiques. Ce recours quasi systématique au formalisme appelle trois questions : comment en est-on arrivé là ? quels en sont les effets ? et enfin quel bilan se dégage ?

Émergence et développement des mathématiques

La mathématisation de l'économie s'est réalisée en trois phases qui correspondent à la naissance de l'*économétrie*, au désir de *planification* et à l'adoption de la *méthode axiomatique*.

Les années 1930 voient naître l'économétrie dans la foulée du développement de la macroéconomie. Impulsée par la vision keynésienne où l'intervention de l'État joue un rôle prépondérant, l'économétrie est étroitement associée à l'élaboration des politiques économiques. Son objectif est de construire des modèles afin d'aider la puissance publique à déterminer l'ampleur de son action. Composés au début de quelques équations rudimentaires, ces modèles en intègrent progressivement des milliers qui sont traitées informatiquement. Au cours de la même période, les économistes du bloc de l'Est cherchent à élaborer des instruments de planification. Désirant prouver que les techniques de calcul peuvent remplacer le marché, ils mettent au point des outils mathématiques avant-gardistes. Parmi ceux-ci, mentionnons le contrôle optimal de *Pontryagin* ou la programmation linéaire de *Kantorovitch*. Toutefois, l'auteur qui a eu le plus d'influence dans le développement de la mathématisation est G. Debreu. Élève du mathématicien Henri Cartan, il reprend le projet bourbachique – visant à refonder les mathématiques sur la base de quelques postulats (les *axiomes*) – qu'il adapte à la science économique. Au début des années 1950, sous l'impulsion de Debreu, se généralise la méthode axiomatique, méthode que Hildenbrand résume ainsi : « *Premièrement, les éléments de base de l'analyse économique sont sélectionnés et, par la suite, chacun de ces éléments est représenté par un objet mathématique. [...] Deuxièmement, les hypothèses portant sur les représentations mathématiques des éléments de base sont explicitement et entièrement spécifiées. L'analyse mathématique établit alors les conséquences de ces hypothèses sous forme de théorèmes.* » Les éléments de base représentés mathématiquement sont les biens, les consommateurs, les producteurs et le système de prix.

Les effets de la formalisation

La difficulté principale à laquelle se heurte le théoricien désireux de mettre l'économie en équations provient du fait que la société est une organisation complexe qui évolue au gré des rapports de forces, des compromis politiques, etc. Autant d'éléments qui sont trop subjectifs et imperceptibles pour être mis en équations. Plutôt que de reconnaître cette limite, nombre d'experts modifient leur approche. Puisqu'ils sont dans l'incapacité de formaliser le fonctionnement réel de l'économie, ils modélisent ce qu'ils estiment être une économie idéale. C'est ainsi que ces dernières années pléthores de théories ont émergé, ayant toutes prétendument « révolutionné » la science économique, au premier rang desquelles la théorie des anticipations rationnelles, la nouvelle microéconomie...

Toutes ces théories ont trois points communs :

- elles pratiquent une surenchère dans la formalisation afin d'apparaître comme scientifiques ;
- ce sont des petites histoires (des *paraboles*) construites de toutes pièces et prenant place dans des mondes imaginaires (notre société étant trop complexe à décrire) ;
- elles dégagent une morale qui aboutit à des recommandations en matière de politique économique. Et tant pis si cette morale est issue d'un fonctionnement de l'économie qui ne correspond pas à la nôtre.

Ainsi, les économistes sont passés progressivement d'une conception *positive* visant à décrire et à comprendre le fonctionnement de l'économie à un formalisme *normatif* qui, sous couvert d'équations, a uniquement pour but de modifier le fonctionnement de notre société.

Le bilan

Au final, les mathématiques ont eu un double effet. Le côté positif est qu'elles ont introduit de la rigueur dans l'argumentation des économistes, les obligeant à préciser les hypothèses à la base des raisonnements. Le côté négatif est qu'elles jouent un rôle pervers en masquant l'irréalisme des raisonnements sous un fracas d'équations destiné à intimider le lecteur. Quel aspect prédomine ? Incontestablement le second. Les théories les plus en vogue ne portent plus que sur des mondes imaginaires. Toutes ont renoncé à mener une réelle réflexion sur l'organisation de la société, sur la manière de produire et de répartir les richesses. Autant de sujets éminemment politiques qui s'accommodent mal d'un formalisme outrancier.

Sous la haute direction de madame Denise Flouzat, recteur d'académie, professeur des universités et ancien membre du conseil de la politique monétaire de la Banque de France

Douhet, théoricien du bombardement stratégique

Le général italien Giulio Douhet reste aujourd'hui encore, et à juste titre, le plus connu des théoriciens du bombardement stratégique. En effet, si l'idée d'agir directement sur le moral de l'ennemi et sur sa capacité à faire la guerre est ancienne (c'est précisément cette idée qui est à la base du blocus naval), Douhet fut le premier, dès 1910, à pressentir que seul l'avion pouvait en permettre la réalisation effective.

Il développa ensuite cette idée en 1921 et en 1927, dans les deux éditions successives de son œuvre maîtresse, *Il dominio dell' aria* (La maîtrise de l'air) et lui donna alors un tour théorique.

Le raisonnement douhétien

À la base du système douhétien se trouve certainement un élément d'ordre psychologique lié aux hécatombes subies par les combattants de la première guerre mondiale (expliquées par la supériorité de la défense sur l'attaque dans la guerre terrestre) contrastant avec un « arrière » relativement préservé. À l'abri des lignes de front, l'arrière permettait ainsi la continuation de la guerre à travers la mobilisation de l'économie tout entière dans un contexte de guerre totale. Ainsi, pour Douhet, qui prend cet exemple historique, c'est précisément l'effondrement intérieur de l'Allemagne, la rupture de sa résistance morale, qui explique sa défaite en 1918, et non l'issue des opérations militaires.

L'idée de Douhet de frapper directement l'arrière grâce à l'aviation de bombardement en tentant de détruire les « centres vitaux » de l'adversaire (les voies de communication, les ports, les arsenaux, les usines et les villes) s'inscrit ici dans une optique clausewitzienne⁽¹⁾, où la guerre est une lutte entre deux volontés. Douhet considère en particulier que le bombardement des villes de l'ennemi permet de briser la résistance morale de l'arrière et de susciter des mouvements populaires qui, à terme, contraignent le gouvernement adverse à demander la paix.

Le bombardement stratégique sert, pour le général italien, à éviter les affrontements terrestres, force contre force, de la première guerre mondiale en

s'attaquant à un objectif à la fois plus fragile et moins défendu. Il escompte que les pertes subies soient finalement inférieures et même que la simple menace de recourir au bombardement puisse suffire à vaincre la résistance de l'ennemi par son effet dissuasif. On a pu parler à cet égard d'« humanisme de la terreur ».

La mise en œuvre du bombardement stratégique

C'est essentiellement la puissance des armements utilisés et la célérité de leur emploi contre les centres vitaux qui garantiront l'issue rapide du conflit. Pour Douhet, le choix des méthodes employées est conditionné par l'obligation de détruire totalement l'objectif en une seule attaque afin de limiter les risques courus. Il préconise ainsi l'emploi simultané de trois types de bombes dont les effets cumulatifs garantiront le résultat recherché : « *Pour détruire les objectifs, trois types de bombes sont nécessaires – explosives, incendiaires et aux gaz toxiques – dans la proportion requise par la situation. Les explosifs démoliront l'objectif, les incendiaires y mettront le feu et les bombes aux gaz toxiques empêcheront les pompiers d'éteindre ces feux.* » Si les deux premiers types de bombes furent largement employés lors du second conflit mondial, les bombes au gaz par contre ont été remplacées, par les Alliés notamment, par des bombes à retardement qui ont eu le même résultat.

Douhet aujourd'hui

On aurait tort, comme on le fait souvent, de réduire une pensée aussi complexe que celle du général Douhet à la question du bombardement des villes, qui n'en est qu'une application particulière. Douhet identifie en effet en tant que centres vitaux d'un pays cinq systèmes d'objectifs fondamentaux : l'industrie, les transports et les nœuds de communication, les infrastructures, les bâtiments gouvernementaux et la volonté du peuple. Dans une note de 1916, Douhet faisait déjà référence aux « *nœuds ferroviaires, arsenaux, ports, entrepôts, usines, centres industriels, banques, ministères, etc.* ». Le rapprochement avec la théorie des cinq cercles proposée dans les années 1990 par le colonel John Warden de l'*US Air Force* est à cet égard frappant, même si les systèmes d'objectifs ne se recoupent pas exactement. Les conflits du Golfe et du Kosovo ont ainsi montré que la réflexion douhétienne gardait toute son actualité.

1. Cf. *Les Carnets du Temps* n° 60, Clausewitz et la philosophie de la stratégie, septembre 2009.

Qu'est-ce que la sociologie ?

La sociologie étudie la vie et le fonctionnement des sociétés, et s'attache à rendre compte de la variété des phénomènes sociaux. C'est une discipline ancienne, qui a toujours été plus moins pratiquée, mais qui est devenue autonome à partir du début du XIX^e siècle, et qui a été institutionnalisée comme discipline spécifique à partir de son entrée dans le paysage universitaire à la fin du XIX^e siècle. Elle est aujourd'hui l'une des plus importantes sciences sociales, ou sciences de la société, avec la science économique, dont elle est présentée souvent comme un savoir complémentaire ou concurrent. Nous y reviendrons. La sociologie a une portée générale, ou théorique, et une série de subdivisions correspondant à des domaines de la vie sociale, comme l'étude de la stratification sociale (distribution des inégalités sociales), la sociologie politique (institutions et comportements politiques), la sociologie de l'éducation etc. Chacun de ces domaines comprend lui-même des sous-domaines (par exemple la sociologie des institutions peut inclure une sociologie des institutions militaires, et celle-ci peut être abordée différemment suivant les pays, etc.)

La sociologie opère fondamentalement trois opérations

La sociologie est d'abord **descriptive** : on peut décrire ainsi la structure du revenu des Français, leur répartition géographique, les inégalités de revenu en fonction des âges, des sexes, etc.

Elle est ensuite **explicative** : il s'agit d'essayer d'expliquer les phénomènes sociaux et leur variation. Pourquoi par exemple y a-t-il augmentation ou diminution des inégalités sociales, pourquoi assiste-t-on à la formation de ghettos urbains, etc. ?

Enfin, de manière plus controversée, les sociologues sont amenés aussi à prendre des positions **normatives**, c'est-à-dire à se prononcer sur ce qu'il convient de faire pour remédier à tel ou tel problème social : ils proposent ainsi des moyens permettant de résoudre certaines difficultés (comment diminuer l'échec scolaire ?), mais énoncent également des jugements de valeur sur le taux « acceptable » de criminalité, de suicide, d'inégalités, etc. Se pose alors la question de savoir si ces jugements de valeur relèvent d'une démarche scientifique ou non.

Ces opérations reposent toutes sur une base empirique, c'est-à-dire que la sociologie, comme science, traite de phénomènes observés et analysés.

Démarche qualitative et démarche quantitative

On distingue généralement deux types de démarche empirique en sociologie : une démarche qualitative et une démarche quantitative.

La démarche **quantitative** est essentielle à la tradition sociologique. Elle consiste à établir des données à partir de sources diverses (enquêtes, questionnaires, sondages, etc.) qui permettent de parvenir à des résultats forcément inconnus des acteurs ordinaires : par exemple, quel est le taux de suicide dans une population donnée ? Quelle est son évolution ? Quelle est sa distribution en fonction de différents groupes sociaux (par exemple en fonction de la religion, du type de métier, de l'âge, du sexe, etc.) ? Ces enquêtes statistiques permettent d'établir des corrélations : on précisera alors par exemple dans quelle mesure les ruraux se suicident davantage que les urbains, ou que les jeunes se suicident davantage que les personnes d'âge moyen, etc. Il s'agit là d'opérations descriptives. Celles-ci peuvent conduire alors à des efforts d'explication : pourquoi telle catégorie se suicide-t-elle davantage que telle autre ? Autrement dit, il s'agit d'expliquer la diversité des corrélations observées, le fait qu'elles soient plus ou moins fortes.

L'autre démarche est **qualitative**. Issue de l'anthropologie, qui a tôt développé, auprès de populations lointaines, des enquêtes de « terrain », ces dernières font désormais partie intégrante de l'investigation sociologique : il s'agit de décrire le détail et la diversité des attitudes d'un groupe social donné, à partir d'entretiens, d'observations conduites auprès de ses membres : se pose alors le problème de l'accès à certains groupes. Il est ainsi difficile pour un sociologue d'observer la manière dont les décisions sont prises par les membres d'un état-major dans le secret de ses délibérations. S'il était présent pour assister à ce processus, celui-ci en serait certainement affecté.

À partir de l'ensemble de ces données, se développe alors une interprétation générale du fonctionnement de la vie sociale, de ses évolutions de court et de long termes, de ses régularités et de ses variations.

Course à la Lune et mission *Apollo 14*

La course à la Lune lancée entre les États-Unis et l'URSS en mai 1961 se concrétise pour les Américains par le programme *Apollo*. La mission *Apollo 14*, lancée le 31 janvier 1971, sera la quatrième mission à envoyer des hommes sur la Lune. (La mission *Apollo 13* échouera.)

Après les lancements de *Sputnik 1* et d'*Explorer 1*, la Lune devient un objectif pour les Soviétiques et les Américains. Dans les premiers temps, entre 1957 et 1966, l'URSS devance largement les Américains et envoie le premier homme dans l'espace en avril 1961, Iouri Gagarine.

Cet événement majeur mais aussi le poids politique de l'URSS sur le plan international provoque un sursaut au sein de la nation américaine. Le président américain Kennedy décide de faire le pari d'envoyer un homme sur la Lune afin de retrouver la suprématie technologique et le prestige américains, malgré les lacunes importantes des États-Unis dans le domaine. Le programme spatial américain *Apollo* naît en 1961 pour des raisons davantage politiques que scientifiques.

Jusqu'en 1966, la NASA voit son format augmenter, autant au niveau du budget qu'à celui des effectifs. L'URSS ne peut croire en la victoire de son adversaire et se lance à son tour dans une course similaire, en 1964, avec la ferme intention de la gagner. Le 21 juillet 1969, Neil Armstrong et Buzz Aldrin marchent sur la Lune lors de la mission *Apollo 11*, marquant la victoire des Américains, après douze années d'efforts.

Initialement prévue à l'été 1970, la mission *Apollo 14* (*AS-509*) est repoussée suite à l'échec très médiatisé de la mission *Apollo 13* lancée en avril 1970. Celle-ci avait en effet frôlé la catastrophe, ramenant finalement l'équipage sain et sauf. Le 31 janvier 1971, *Apollo 14* décolle à 21 h 03 TU depuis cap Kennedy grâce au lanceur *Saturn V 509*, l'un des plus imposants de l'histoire. L'équipage, composé du commandant de bord Alan B. Shepard, le premier Américain à être allé dans l'espace en 1961, du pilote de mobile lunaire Edgar D. Mitchell et du pilote





du module de commande Stuart A. Roosa, est satellisé à bord du vaisseau. 2 h 30 plus tard, le dernier étage du vaisseau (*S-IVB*) est propulsé en direction de la Lune. Après six tentatives, Roosa réussit à amarrer le module de commande *CSM Kitty Hawk* au module lunaire *LM-8 Antares*. Le 4 février à 6 h 59 TU, *Apollo 14* entre en orbite lunaire. Après avoir été désa-

marré, le module lunaire commence sa descente vers la Lune, laissant Roosa seul en orbite à l'intérieur du module de commande.

Le 5 février à 9 h 18 TU, le *LM-8 Antares* atterrit sur le sol lunaire, à 15 mètres du point prévu, près du cratère de Fra Mauro, région qui devait être explorée par *Apollo 13*. Shepard et Mitchell commencent alors leur exploration lunaire grâce au *MET* (*Mobile Equipment Transporter*), un chariot à deux roues chargé de matériel et d'outils et à l'*ALSEP* (coffret *Apollo* d'expériences scientifiques lunaires) qui comprend notamment un réflecteur laser permettant de connaître la distance Terre-Lune. L'activité extra-véhiculaire (EVA) aura duré 4 h 24 pour Shepard et 4 h 48 pour Mitchell, leur permettant de récolter 42,9 kilos d'échantillons lunaires. Au bout de 33 h 30, l'équipage décolle puis effectue une manœuvre de réamarrage au module de commande *CSM Kitty Hawk*. Le module lunaire *LM-8 Antares* est largué en orbite et le moteur principal du *CSM*, le *SPS*, est mis à feu afin de propulser *Apollo 14* vers la Terre. Le module de service est largué juste avant l'entrée dans l'atmosphère et le module de commande qui a déployé ses parachutes amerrit dans le Pacifique le 9 février à 21 h 05 TU, à 1 220 kilomètres au sud des Samoa américaines. Les trois hommes sont récupérés par la *Navy* et placés en quarantaine pour 21 jours.

Si au départ dix missions lunaires étaient prévues (*Apollo 11* à *20*), le programme se termine avec *Apollo 17* en décembre 1972. En effet, les Américains estiment ne plus rien avoir à prouver dans le domaine, avec douze hommes ayant déjà marché sur la Lune.

Présenté comme l'instrument d'une conquête pacifique, *Apollo* fut en réalité l'enjeu de la rivalité entre les Américains et les Soviétiques. Le 17 juillet 1975, *Apollo* et *Soyouz* se donnaient rendez-vous en orbite, première étape vers la fin de la course à l'Espace qui ne prendra réellement fin qu'en 1991 avec la disparition de l'URSS.

Sous la haute direction de monsieur Jacques Villain, membre de l'académie de l'air et de l'espace

William Mitchell, théoricien ou prophète de la puissance aérienne ?

Plus qu'un véritable théoricien de la puissance aérienne, William Mitchell apparaît, aux yeux de bien des analystes et des aviateurs américains eux-mêmes, comme la figure emblématique, l'incarnation de la croisade menée aux États-Unis pendant les années 1920 en faveur de l'aviation. De récentes études montrent paradoxalement à quel point la virulence avec laquelle cet officier de haut rang s'est appliqué à développer voire à imposer ses idées a nui de façon considérable à la cause qu'il a défendue, et même a empêché l'arme aérienne de son pays d'accéder plus tôt à l'indépendance.

L'influence de Douhet

William Mitchell, cavalier et sportif accompli, embrasse la carrière des armes comme on entre en religion. Plus jeune officier d'état-major jamais promu aux États-Unis, l'homme, né en décembre 1879, est à la fois brillant et intelligent ; mais son caractère emporté et entier le dessert quand il s'agit d'exposer ses convictions. Contrairement à Douhet, il passe son brevet de pilote et devient, peu avant la Grande Guerre, adjoint au chef du service aéronautique de l'*US Army*, alors rattaché au corps des transmissions. Le conflit qui se déroule en Europe, conflit dans lequel les États-Unis sont impliqués en avril 1917, est, pour lui, une révélation. Lors de l'offensive alliée sur Saint-Mihiel, en septembre 1918, Mitchell commande près de 1 200 avions, chiffre considérable pour l'époque. C'est en cette occasion qu'il imagine, dépassant bien des esprits de son temps, une opération aéroportée qui permettrait de prendre à revers les lignes ennemies. L'officier américain rencontre même Giulio Douhet à Turin, en 1917, et rentre dans son pays convaincu de donner à la puissance aérienne toute la place qu'elle lui semble mériter.

Des conceptions mesurées

Bien moins radical que le général italien, Mitchell, dans les différents ouvrages dont il est l'auteur : « *Our Air Force, The Keystone of National Defense* » (1921), « *Winged Defense* » (1925) ou encore « *Skyways* » (1930), ne se prononce pas en faveur d'une force aérienne, même s'il en fait le cœur du système américain de défense, exclusivement édifiée autour de croiseurs

aériens capables d'aller semer la destruction dans les pays ennemis. Il insiste plutôt sur la nécessité d'un équilibre entre chasse et bombardement, mais le rôle central qu'il entend voir affecté à la puissance aérienne et la virulence avec laquelle il va s'appliquer à défendre ses théories lui vaudront des inimitiés profondes et inexpiables de la part des armées traditionnelles.

Le procès en cour martiale

Ses principaux ennemis se recrutent parmi les marins, dont il entend démontrer que leurs bâtiments, si lourdement armés, si volumineux et si blindés soient-ils, sont vulnérables aux attaques aériennes. En 1921, les bombardiers commandés par Mitchell envoient par le fond, lors d'une expérience dont le succès est contesté, plusieurs navires de guerre, dont quelques-uns constituent un butin de guerre pris aux Allemands. L'événement produit un très grand émoi dans les milieux navals, qui nient avec force la validité des méthodes employées.

L'ancien commandant de l'aviation de la 1^{re} armée américaine s'engage encore plus quand il entend voir affectées à l'arme aérienne les missions qui reviennent traditionnellement à la marine : la projection contre les pays ennemis et la protection de côtes américaines à plus ou moins grande distance dans le cadre de la sécurité du sanctuaire que les États-Unis constituent encore à cette époque. L'affaire est portée désormais au niveau politique et c'est le président des États-Unis lui-même qui propose de faire déférer l'aviateur devant une cour martiale. À l'issue d'un procès retentissant, Mitchell est condamné à une suspension de cinq ans, mais décide de quitter l'armée sans pour autant abandonner l'écriture, prédisant, entre autres choses, l'attaque de la flotte américaine du Pacifique par l'aviation japonaise.

Que cet officier de haut rang ait été ou non un théoricien de haute volée importe peu. À travers ses combats, il a incarné cette volonté farouche d'indépendance qui a animé l'aviation américaine pendant l'entre-deux-guerres. Mieux, il a inspiré un certain nombre de jeunes aviateurs – Spaatz, Eaker, Kenney, Doolittle, Hanswell, LeMay – qui, de 1941 à 1945 vont mener les forces aériennes américaines à la victoire et lui permettre de devenir, en octobre 1947, l'*US Air Force*, enfin émancipée.

Le référendum

Le référendum est une procédure de vote qui permet de consulter directement les électeurs sur une question ou un texte, qui est ensuite adopté en cas de réponse positive. Le référendum permet d'intervenir dans la conduite de la politique nationale ou locale et constitue un instrument de « démocratie directe » et la représentation de l'expression naturelle de la souveraineté populaire.

Le référendum peut prendre plusieurs formes : nationale, locale et, depuis peu, européenne.

Au niveau national

Le **référendum législatif** : il permet au président de la République, sur proposition du Gouvernement ou proposition conjointe des deux assemblées, de soumettre au référendum « *tout projet de loi portant sur l'organisation des pouvoirs publics, sur des réformes relatives à la politique économique, sociale ou environnementale... ou tendant à autoriser la ratification d'un traité...* » (article 11 de la Constitution). Le 20 septembre 1992 est approuvée par référendum la ratification du traité de Maastricht. Depuis la révision constitutionnelle du 23 juillet 2008, il peut être également « *organisé à l'initiative de 1/5 des parlementaires soutenus par 1/10 des électeurs inscrits* ». Il s'agit donc d'une initiative partagée et cette première participation populaire n'a pas encore été mise en œuvre.

Le **référendum constituant** : il permet, à l'initiative du président de la République, sur proposition du Premier ministre ou des assemblées, de réviser la Constitution (article 89). Le projet de révision doit d'abord être voté en terme identique par les deux assemblées. La révision devient ensuite « *définitive après avoir été approuvée par référendum* ». Ce mode de révision permet au président de la République d'éviter de soumettre le projet de révision au Congrès (Assemblée et Sénat réunis) où il doit alors être adopté à une majorité des 3/5 des suffrages exprimés. Pour contraindre un Parlement réticent, le général de Gaulle en 1969 avait soumis au référendum une proposition de réforme du Sénat et de régionalisation qui n'aurait pas pu être adoptée en congrès devant l'hostilité des parlementaires. L'échec de cette consultation a contraint le général de Gaulle à démissionner. Après cet échec, un seul référendum a été organisé dans ce cadre le 24 septembre 2000 : les électeurs se sont alors prononcés en faveur de la réduction du mandat présidentiel à 5 ans.

Au niveau européen

Le référendum d'initiative populaire : utilisé en Suisse et en Italie, il n'est pas prévu par la Constitution française mais est instauré au niveau européen par l'article 11 du traité de l'Union européenne. Entré en vigueur le 1^{er} avril 2012, ce texte prévoit que « *des citoyens de l'Union, au nombre d'un million au moins, ressortissants d'un nombre significatif d'États membres, peuvent prendre l'initiative d'inviter la Commission européenne, dans le cadre de ses attributions, à soumettre une proposition appropriée sur des questions pour lesquelles ces citoyens considèrent qu'un acte juridique de l'Union est nécessaire aux fins de l'application des traités* ». Cette initiative européenne citoyenne (ICE) n'est ni un référendum au sens strict, ni une procédure de décision ; la procédure est longue et complexe et doit être soutenue par des organismes bien informés sur l'Union européenne mais elle marque une avancée notable de l'Europe des citoyens.

Au niveau local

Le « *référendum décisionnel local* » : la réforme constitutionnelle du 28 mars 2003 a reconnu à toutes les assemblées délibérantes des collectivités territoriales la possibilité de soumettre à leurs électeurs tout projet de texte (acte ou délibération) relevant de sa compétence (art.72-1 de la Constitution). Admis jusqu'alors à titre consultatif, le référendum local a gagné en 2003 le caractère décisionnel. La réforme prévoit également qu'il peut être décidé de consulter les électeurs de la collectivité lorsqu'est envisagé de créer une collectivité territoriale à statut particulier ou de modifier son organisation. A ainsi été soumis, sans succès, aux électeurs le 7 avril 2013, le projet de création d'une collectivité territoriale d'Alsace, par fusion du conseil régional d'Alsace, du conseil général du Bas-Rhin et du conseil général du Haut-Rhin. Progrès pour la démocratie, le référendum local reste ainsi un instrument d'usage délicat.

Aujourd'hui, la plupart des observateurs considèrent que la France devrait recourir davantage au référendum. Il pourrait être un remède au blocage de la vie politique et faire évoluer des domaines de la vie sociale difficiles à réformer. Pour ce faire, la participation des citoyens doit être active, grâce à l'organisation d'une campagne d'information objective permettant de débattre de la situation du pays et des grandes questions de société en suspens.

Sous la haute direction de madame Odile Fuchs-Taugourdeau, magistrate, vice-présidente de section au tribunal administratif de Paris

Archimède (287 av. J.-C. - 212 av. J.-C.)

Archimède est né à Syracuse, riche cité de Sicile intégrée à la Grande Grèce et convoitée par Rome et Carthage. Fils de l'astronome Phydias et collaborateur du roi Hiéron II, il est l'un des premiers savants au sens moderne. Son histoire, constituée par différentes sources parfois contradictoires, forge aussi sa légende.



DR

Archimède aurait mené des études à Alexandrie en Égypte pendant plusieurs années, notamment auprès des successeurs d'Euclide. Des historiens parmi les plus célèbres (Plutarque, Cicéron, Vitruve, Pappus d'Alexandrie, Tite-Live, Auguste Comte...) ont rapporté les différents épisodes de son existence. Archimède possédait des dons variés : il était à la fois physicien, mathématicien, ingénieur et philosophe.

Parmi ses découvertes les plus célèbres : la formulation du chiffre π et ses applications, la poussée qui porte son nom et la loi des leviers.

Le chiffre π

Archimède était, selon les termes de Plutarque, une sorte de Socrate possédé par la « *muse géométrique* ». S'inspirant de la géométrie d'Euclide, il a perfectionné le système de numération grec. Grâce à la méthode d'exhaustion, il a pu calculer le rapport constant qui existe entre la circonférence et le diamètre d'un cercle en encadrant un cercle de rayon 1 par 96 polygones réguliers dont il connaissait le périmètre.

De cette manière, il a obtenu une formule approximative de ce rapport qui correspond au chiffre π . Cette formule préfigure la notion de calcul intégral qui sera inventée de nombreux siècles plus tard par Newton et Leibniz. Archimède généralise et perfectionne ensuite cette méthode et découvre notamment que le volume de la sphère vaut les deux tiers du volume du cylindre circonscrit. Cette découverte, pour lui essentielle, sera sur sa demande gravée sur sa tombe. Autre découverte importante parmi d'autres : il découvre ce que l'on appelle aujourd'hui la spirale d'Archimède, à savoir que le déplacement uniforme d'un point sur une droite en rotation autour d'un point donne une courbe qui est une spirale. Chaque point de cette spirale est défini à partir d'un angle polaire et d'un rayon variant uniformément.

La poussée d'Archimède

Archimède est à l'origine de l'hydrostatique, dont il a écrit les bases, notamment dans son traité des corps flottants. Son principe le plus célèbre reste la fameuse « *poussée d'Archimède* » : « *Tout corps plongé dans un fluide au repos,*

entièrement mouillé par celui-ci ou traversant sa surface libre, subit une force verticale, dirigée de bas en haut et opposée au poids du volume de fluide déplacé. »

Selon la légende, le roi de Syracuse aurait demandé à Archimède de vérifier la composition d'une couronne qu'il venait de faire confectionner et pour laquelle il avait fourni de l'or. Réfléchissant à la question dans son bain, il se serait précipité nu dans les rues : « *Eurêka !* » (j'ai trouvé !), se serait-il exclamé. Il aurait alors compris que le déplacement d'eau par un objet permet d'en connaître le poids. Il put alors confirmer au roi qu'une partie de l'or de la couronne avait été remplacée par de l'argent. La notion de masse volumique avait fait son apparition.

La loi du levier

Archimède découvre la loi du levier ou les possibilités de démultiplication des forces grâce aux engrenages, qu'il retranscrit dans son *Traité scientifique de statique*. Plus on ajoute d'engrenages – il invente notamment la poulie et la roue dentée –, moins l'effort à fournir pour soulever une masse est important. Selon la légende, Archimède aurait réussi grâce à cette technique à déplacer une galère à la seule aide d'un palan, en position assise. Selon lui, un bon point d'ancrage permettrait de soulever n'importe quoi : « *Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde* », aurait-il dit.

Mais Archimède était aussi un formidable ingénieur. Il a notamment créé la vis sans fin, pendant un séjour en Égypte. Celle-ci permet de tirer d'importantes quantités d'eau pour irriguer des terrains agricoles ou de tirer un navire en cale sèche. Pour servir son roi et défendre Syracuse, il a également conçu un certain nombre de machines servant à la défense de la ville, à l'exemple de la catapulte (et des meurtrières). Selon la légende, des recherches catoptriques l'auraient mené à créer les « *miroirs ardents* » grâce auxquels il aurait brûlé la flotte romaine.

Archimède a été tué à l'âge de 75 ans alors que Syracuse était envahie par les Romains. Occupé à résoudre un problème de géométrie, il aurait répondu au soldat qui le sommait de l'accompagner : « *Tu déranges mes cercles* ». Le soldat l'aurait alors poignardé. Le général romain Marcellus, fort affecté par sa mort, aurait organisé de grandes funérailles en son honneur et fait graver la fameuse figure sur sa tombe. Oublié pendant plusieurs siècles, Archimède a été redécouvert au Moyen Âge par le monde arabe, qui l'a transmis ensuite à l'Occident.

Archimède est donc un précurseur dans de nombreux domaines de la science. Ses enseignements ont servi de base à un certain nombre de découvertes (notamment celles de Galilée et de Léonard de Vinci). Il reste aujourd'hui un mythe, autant qu'un réel inventeur de génie.

Sous la haute direction de monsieur le doyen Jean-Yves Daniel, inspecteur général de l'Éducation nationale

Les guerres médiques

En 499 av. J.-C., une colonie grecque installée en Asie Mineure se révolte contre l'empire perse. Cette sédition marque le début des guerres médiques – elles sont appelées « médiques » car les Grecs confondent les Perses et les Mèdes, deux peuples que Cyrus le Grand unifie au ^v^e siècle av. J.-C. – qui opposent pendant plus de vingt ans les cités grecques à l'immense Empire perse. Les Grecs, en infériorité numérique, se fédèrent et remportent à Marathon, Salamine et Platées des victoires qui assoient leur suprématie sur la péninsule.

L'Empire perse contre les cités grecques d'Asie

En 499 av. J.-C., en Ionie, en Turquie actuelle, les cités regroupées autour de Milet se révoltent contre l'Empire perse de Darius 1^{er} (521- 485). Les motifs de ce soulèvement sont essentiellement une hausse des taxations et tributs réclamés par Darius aux cités grecques d'Asie ainsi qu'une volonté de s'affranchir de la domination perse. Comme cette révolte menace les comptoirs commerciaux perses sur la côte thrace, Darius décide d'intervenir. En 494, la ville de Milet est totalement rasée et ses habitants réduits en esclavage. Le Grand Roi décide ensuite d'envahir la péninsule Hellénique pour étendre son influence sur la mer Égée. Hippias, le tyran déchu d'Athènes réfugié à Suse, le convainc d'attaquer l'Attique et de détruire Athènes.

Marathon

Au matin du 7 août 490 av. J.-C., 25 000 Perses débarquent non loin d'Athènes sur une plage bordant la plaine de Marathon. Pour se défendre, Athènes ne dispose que d'une armée de 10 000 conscrits, les hoplites, fantassins lourdement armés d'un bouclier et d'une longue lance qui combattent en formation serrée : la phalange. Aucune aide ne peut être obtenue des Spartiates qui célèbrent alors une fête religieuse interdisant toute sortie militaire pendant une semaine. L'armée athénienne compense toutefois son infériorité numérique par une discipline issue d'un entraînement rigoureux. À sa tête se trouvent dix magistrats élus pour un an, les stratèges.

Le 12 août, après plusieurs jours d'observation, l'amiral perse Datis et le général Artapherne décident de contourner les défenses athéniennes en débarquant sur un autre point de la côte. Mais au moment où la cavalerie perse embarque sur les bateaux, les Grecs lancent un assaut provoquant la panique dans le camp adverse. La victoire athénienne est totale.

Salamine et Platées

Xerxès I^{er}, qui succède à Darius, veut de nouveau conquérir la Grèce par une attaque terrestre soutenue par sa flotte. En 481, les cités grecques d'Athènes, Sparte et Corinthe, craignant une vengeance perse, cessent leur guerre intestine et s'allient.

À l'été 480, les Perses envahissent la péninsule par le nord. Le roi de Sparte, Léonidas, tente de les arrêter au défilé des Thermopyles, passage étroit entre deux montagnes. Mais, trahie par un berger, son armée est massacrée. Les Perses rasant la ville de Platées et incendient Athènes. Alors que la situation est désespérée, le stratège Thémistocle décide de détruire le soutien logistique des Perses pour les forcer à reculer. Pour cela, il tend un piège à la flotte perse dans le détroit de Salamine en faisant croire que les généraux grecs s'enfuient par la mer. Le 29 septembre, Xerxès tombe dans le piège et son immense flotte se présente en ordre dispersé dans le détroit face à des Grecs bien organisés. L'affrontement longtemps indécis tourne à l'avantage des Grecs lorsqu'une houle se lève et empêche les archers perses d'utiliser leurs armes. Après la mort de son frère, Xerxès décide d'abandonner le combat. Pendant l'hiver, le général Mardonios, promu chef des opérations en Grèce, tente de diviser les cités en les soudoyant. Il promet de reconstruire Athènes en échange d'une alliance contre Sparte.

Mais au printemps il reprend son action militaire contre une coalition grecque. Les deux armées se rencontrent le 27 août 479, dans la plaine de Platées, mais dès le début de la bataille le général perse trouve la mort. Les envahisseurs, qui n'ont plus de commandant, quittent précipitamment la Grèce. La coalition qui veut en finir avec les invasions poursuit les fuyards et tente de détruire le pont de bateaux qui relie l'Europe à l'Asie. À l'automne, au large du cap Mycale, la flotte athénienne incendie la flotte perse. Les rêves de conquêtes européennes des Perses se terminent. En détruisant la flotte perse, Athènes s'assure l'hégémonie maritime dans la région.

Les victoires des hoplites et des marins grecs face aux troupes hétéroclites « barbares » incarnent l'idéal d'une armée de citoyens. Après leurs victoires, les cités prennent conscience de leur force et de l'appartenance à une culture commune. Athènes impose aussi aux deux cents cités grecques regroupées au sein de la *ligue de Délos* un tribut afin de financer et d'entretenir une flotte de guerre pour se prémunir des attaques des Perses.

Les origines de l'euro péanisation

Une définition prosaïquement topologique de l'Europe, généralement assortie de la quête de frontières, ne permet pas de comprendre l'originalité de cette civilisation et son lien avec les valeurs qui la font vivre.

La civilisation européenne existe, malgré les faux pas et même les trahisons honteuses et récurrentes qu'elle s'est permis, chez tous les peuples qui ont reçu l'influence cumulée de la Grèce, de Rome et de la chrétienté dont témoignent encore les monuments typiques de leurs paysages.

La Grèce antique a non seulement donné en héritage à l'Europe la citoyenneté et la démocratie mais surtout, par leur lien intime, une acception très caractéristique de l'ordre politique : la création d'une sphère autonome du politique par l'instauration d'une citoyenneté proprement démocratique, car oublieuse des différences naturelles et sociales (parenté, richesse...). Cette conception grecque de la vie humaine dans la cité a donné naissance à une communauté proprement politique, c'est-à-dire de décision et de participation à l'exercice du pouvoir en vue du bien commun. Elle effaçait, du même coup, l'esprit clanique que l'on trouve encore dans le communautarisme et dans le nationalisme qui n'en est qu'une variante.



BR

Rome apporta ensuite la stabilité du pouvoir reposant sur quatre piliers de la solidité de l'État : l'esprit juridique, militaire, religieux et formaliste, éléments difficilement conciliables mais que cette civilisation sut articuler pour permettre une extraordinaire permanence dans un espace aussi vaste.

Ce que ni la Grèce ni Rome ne pouvaient donner à l'Europe, c'est la notion de personne, apport de la chrétienté qui a pour spécificité de dépasser toute définition par identité exclusive et qui forge définitivement l'esprit européen. Qu'est-ce que la personne et qu'apporte cette idée radicalement nouvelle, déglagée au cours du Moyen Âge ? La personne n'est jamais compréhensible

comme entité en soi. C'est un être responsable dans une vie de relation avec l'autre personne ayant, elle aussi, valeur absolue. Et, comme le dira Kant, ce n'est que parce que la personne a des obligations qu'on peut la dire libre.

De plus, l'idée de personne requiert le respect et l'accueil de l'altérité : nous sommes loin de l'isonomie oublieuse des différences.

La Renaissance d'abord, en remettant au premier plan l'héritage de l'Antiquité, puis les Lumières, qui ont reformulé l'ensemble de ces concepts, en particulier en termes de relations entre la personne, l'État et la religion, ont organisé les fondements de l'Europe telle que nous la connaissons. Enfin, la tragédie de 1939-1945 a développé des valeurs spécifiquement européennes : l'attention au voisin et la compréhension de la souffrance de l'autre. C'est ainsi que le concept de personne débouche sur le sacré de la vie humaine que seules les lois européennes manifestent à un tel degré : interdiction de la peine de mort, interdiction du port d'arme par le citoyen, approche restrictive en matière de légitime défense, interdiction du clonage reproductif des êtres humains.

La richesse cumulée de ces trois apports fondamentaux donne la compréhension des valeurs qui fondent la civilisation européenne, filles qu'elles sont d'une anthropologie spécifique produisant l'ensemble résonnant des valeurs que sont la dignité, la liberté, l'équité, la solidarité, la démocratie participative, la justice, le respect de l'altérité et enfin, la dernière mais non la moindre si l'on veut distinguer l'Europe dans son attitude politique, d'autres manières actuelles d'aborder les conflits, le privilège de l'autorité sur la puissance.

C'est la raison pour laquelle l'Europe ne peut, à moins de se renier, réduire l'esprit de défense à l'esprit de protection, riche qu'elle est de valeurs siennes par leur résonance et qui manifestent l'idéal qu'elle a forgé et la confiance qu'elle a, depuis longtemps, mise dans les capacités de l'homme.

Extrait du rapport « Quelle Europe dans un monde en devenir ? » de décembre 2004, établi par un groupe de travail du Comité d'analyse et de réflexion sur l'actualité (CARA), Association des auditeurs de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN).

Qu'est-ce que l'éthique ?

En suivant la tripartition de Paul Ricœur en méta-éthique, morale et éthique appliquée, nous rendons possible une différenciation entre éthique et morale. Soulignons que cette séparation est arbitraire et peut largement être discutée. Sur le plan pratique cependant, il est souvent fait état d'éthiques professionnelles, ce qui tend à renforcer l'idée selon laquelle, alors que la morale concerne les normes établies, l'éthique renvoie à l'application de ces normes par des individus ou groupes d'individus. En d'autres termes, là où la morale édicte des normes de comportement, l'éthique est une affaire de choix portant sur l'application de ces normes. Il existerait donc une méta-éthique s'intéressant à la construction des normes, à leur histoire et à leur formalisation, et une éthique postérieure s'intéressant aux pratiques relatives aux dites normes.

Revenant à Ricœur, l'éthique appliquée est donc postérieure aux normes. Elle est selon lui une médiation entre le *pôle-je* posant ma liberté comme précondition à la construction d'une règle, et un *pôle-tu* inscrivant la règle en question dans une relation intersubjective. Derrière cette apparente « philosophie philosophante » se cachent deux idées fondamentales. La première est celle de l'autonomie de pensée de l'individu qui lui confère la capacité, au travers de son caractère rationnel, de se donner des lois à lui-même. Cette idée nous invite à revenir à Kant et à son principe d'impératif catégorique fondé sur la rationalité de la volonté et l'autonomie comme « principe suprême de moralité ». En d'autres termes, l'individu est le seul maître de son attelage, pour reprendre l'allégorie du *Phèdre* de Platon, et doit concilier raison et passion pour prendre la bonne direction.

La seconde idée est que toute éthique est intersubjective, c'est-à-dire qu'elle implique, et doit donc prendre en compte l'Autre et la relation qui l'unit à moi. Ce point nous pousse vers les penseurs de l'intersubjectivité et notamment vers les travaux d'Emmanuel Lévinas sur l'altérité. Ce n'est que par la prise en compte de ce rapport entre moi et l'Autre que peut se former une norme morale comme « médiation entre deux libertés » pour Ricœur, ou comme « contrat social » chez Rousseau et les contractualistes, induisant par ailleurs une responsabilité réciproque entre le *je* et le *tu*.

En règle générale les problèmes éthiques proviennent de la rencontre entre la norme morale et son applicabilité par un individu pour une situation

spécifique. Le rejet moral du meurtre s'accorde, par exemple, difficilement avec la nécessité de tuer à laquelle peuvent être confrontés les militaires. L'individu doit alors choisir entre deux maîtres : la norme et sa conscience. Le dilemme éthique survient lorsqu'un choix doit être opéré entre plusieurs principes applicables à une situation donnée et que ces principes entrent en conflit entre eux. L'interdiction morale de mentir peut, par exemple, entrer en conflit avec l'obligation morale de dire une vérité susceptible de porter préjudice à quelqu'un. Le *je* sait alors qu'il n'est pas moral de mentir au *tu*, tout en sachant qu'il n'est pas moral non plus de lui porter préjudice quand on peut l'éviter.

Du fait de l'importance de l'autonomie de pensée chez de nombreux philosophes, la possibilité de s'autodéterminer sur le plan éthique disqualifie *de facto* toute idée d'imposition d'un code éthique. Au mieux un tel code peut-il proposer une voie parmi d'autres en laissant à l'individu la possibilité de choisir en son âme et conscience. Au pire, il propose des options trop larges pour être applicables dans tous les cas et impose une solution générale inadaptée au cas particulier. En tout état de cause, l'éthique renvoie selon les auteurs, soit à la science traitant de la moralité de choses, soit au jugement en valeur porté sur des comportements spécifiques. Elle se distingue de l'esthétique qui juge sur la forme au regard du Beau et du Laid, en ce qu'elle porte un jugement normatif sur les choses en termes de Bien et de Mal. Le Bien et le Mal étant des concepts subjectifs, le choix éthique laisse l'individu face à lui-même qui devra l'évaluer *a priori* ou/et subir un jugement *a posteriori* qui le renverra inévitablement à la dimension intersubjective de l'éthique.

L'éthique est donc une affaire de choix. Elle convoque la norme morale indexée à de nombreuses autres considérations qui mène à une décision qui devra être assumée. Contrairement à la norme morale subie, elle exige une réflexion autonome préalable. Car, comme le souligne Hannah Arendt, l'individu ne peut échapper à sa responsabilité au motif qu'il n'est qu'un rouage d'une machine qui le dépasse.

Ces considérations nous invitent à nuancer nos jugements moraux quant aux actes de nos semblables. Les comportements éthiques ne peuvent être évalués à la seule aune des normes morales en vigueur.

Sous la haute direction de monsieur le professeur Jean Baechler, Académie des sciences morales et politiques

L'*Odyssée* d'Homère

Presque toute notre culture occidentale part de ces deux grands poèmes que sont l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui nous ont été transmis sous le nom d'Homère et datent du VIII^e siècle av. J.-C., l'*Odyssée* étant un peu postérieure à l'*Iliade*. Tous les deux sont relatifs à la guerre que mena contre la ville de Troie en Asie Mineure une coalition de peuples grecs ou plutôt de ceux qui s'appelaient alors les Achéens. L'*Iliade* raconte un des épisodes de ce siège, l'*Odyssée* le retour d'un des héros, Ulysse, vers sa patrie, Ithaque, près de l'actuelle Corfou.

Les événements en question se plaçaient plusieurs siècles avant la rédaction des poèmes, ceux-ci ayant été préparés par de nombreuses récitations orales par des aèdes, avant d'être reliés en deux grands ensembles et confiés à l'écriture, récemment inventée. Depuis lors, ils n'ont cessé d'occuper la littérature, la musique ou l'art de très nombreux pays, pendant des siècles. De ces deux poèmes, l'un évoque la guerre autour de Troie, avec ses périls et ses exaltations, ses grandeurs et ses morts ; l'autre expose les difficultés d'une navigation en solitaire à travers une Méditerranée inconnue et peuplée de présences redoutables. Il est certain que ces deux aspects, auxquels font écho bien des aventures postérieures, retiennent en partie l'intérêt. Mais ce n'est pas là tout, loin de là ! Et, dès que l'on regarde ces deux œuvres d'un peu plus près, on comprend pourquoi.

L'*Odyssée*

L'*Odyssée* raconte complaisamment (encore que dans un ordre subtil et subtilement varié) les aventures que rencontre Ulysse, parcourant presque en solitaire la mer Méditerranée. Il y a, bien entendu, toutes les difficultés de la mer ; mais il y a aussi, de façon constante, tous les rêves qui peuvent surgir dans une navigation à travers des pays inconnus et déroutants. On y rencontre des nymphes immortelles, mais aussi des monstres redoutables. On y rencontre des peuples aux habitudes étranges, aux nourritures dangereuses, et parfois des divinités inquiétantes. Et pourtant, si l'imagination trouve ici son compte, l'*Odyssée* est avant tout l'histoire de l'homme. Ulysse est un homme seul, d'abord avec ses compagnons, puis tout seul sur un radeau, et

qui finit par arriver nu et épuisé sur une île où, grâce à une jeune fille, il sera aidé et sauvé. C'est un homme seul et c'est un homme tout simple : on le voit pleurer, on le voit s'effrayer, on le voit céder à des curiosités imprudentes et recourir à de merveilleuses ruses dues à l'intelligence. Comme la déesse Athéna, le lecteur aime en lui sa malice, et jusqu'à ses mensonges ! Et cette condition humaine, il l'a choisie. Lorsque la nymphe Calypso lui propose de rester chez elle à partager sa condition d'immortelle, il refuse avec une délicate courtoisie en lui disant que, malgré tout, il veut rentrer chez lui, retrouver son épouse Pénélope et sa chère île d'Ithaque. Il fait, ouvertement, ce que l'on peut appeler, le choix de l'humain.

Et justement, le premier mot de l'*Odyssee* est *andra*, « un homme » ! Certes, cet homme se débat dans un monde où les dieux interviennent contre lui et pour lui ; mais, justement, la déesse Athéna est cette fois une amie toute proche, qui l'aide discrètement, et se moque gentiment de lui. Son humanité séduit même une déesse !



Ulysse et les sirènes. Vase à figures rouges, v^e siècle av. J.-C., (British Museum, Londres)

Dans les deux poèmes, par conséquent, le poète a su placer, au sein de ces aventures dramatiques, des personnages tout simples et tout proches de nous, qui étaient par là bien faits pour toucher des lecteurs ou des auditeurs à des siècles de distance, parce qu'ils portaient en eux, sous une forme claire et directe, des images toutes simples qui sont encore aujourd'hui les nôtres.

De la sorte, les héros d'Homère sont des hommes qui ne cessent de nous parler directement, quel que soit notre âge, quelle que soit notre profession, quel que soit notre tempérament : ils sont tout proches, juste un peu plus grands que nature, mais si simplement humains que l'on a parfois l'impression de les avoir connus. Dans l'Athènes du v^e siècle, il n'était pas rare de voir des citoyens capables de réciter par cœur tous les poèmes d'Homère dans leur entier : nous pouvons aujourd'hui, aisément, les lire en traduction, et je dirais que ce n'est pas si mal !

L'Acropole d'Athènes

La topographie de la ville d'Athènes divise naturellement l'espace en deux parties : la partie haute, *acropolis* en grec, est réservée au spirituel et la plaine aux activités des habitants. Au cours du ^ve siècle av. J.-C., les Athéniens construisent sur l'Acropole un ensemble de monuments qui témoignent de la puissance et de la richesse de cette ville grecque.

La ville haute (*acropolis*)

Depuis le Néolithique, les hommes occupent ce promontoire perché à 156 mètres d'altitude, trouvant là une source d'eau fraîche et un lieu facile à défendre. Vers 1250 av. J.-C., une imposante enceinte de pierre est construite afin de protéger les habitants de la cité qui peu à peu s'installent au pied de la colline. Athènes devient la capitale d'une petite principauté. La ville haute (*acropolis* en grec) est alors exclusivement réservée au culte de la déesse Athéna, protectrice de la ville. À cet effet, les Athéniens élèvent un temple rectangulaire, ceinturé par une colonnade dorique sur laquelle repose un imposant fronton. La vie politique et économique se développe au pied de la colline sur une place dénommée agora. Vers 560 av. J.-C., rompant avec la tradition, le roi Pisistrate s'installe dans la ville haute et fortifie l'Acropole. Il fait aussi construire au flanc de la colline un théâtre qu'il dédie à Dionysos. Pour fédérer le peuple athénien, il transforme la fête d'Athéna, un hommage à la déesse protectrice, en une véritable fête nationale : la procession des *Grandes Panathénées*, au cours desquelles les citoyens qui partent au pied de l'Acropole s'élèvent peu à peu vers la divinité en gravissant la colline.



DR

L'Acropole classique

En - 480 av J.-C, l'empereur perse Xerxès pille et saccage la ville. Victorieux à Platées un an plus tard, les Grecs entreprennent la reconstruction de l'Acropole. Ils déblaient les décombres avant d'élargir le plateau afin d'accueillir un nouveau temple ; le Parthénon qui symbolise à lui seul les principes de la Grèce antique : beauté et perfection. Ainsi les architectes Ictinos et Callicratès dessinent un bâtiment rectangulaire recouvert de marbre blanc de la carrière du Pentélique. Long de 69,5 mètres et large de 30,88 mètres, ce quadrilatère est ceinturé de colonnes de style dorique de 10 mètres de haut (8 en façade et 15 sur le côté). Un toit triangulaire de tuiles en marbre vient couvrir l'ensemble.

Enfin, des couleurs chatoyantes appliquées sur le haut des colonnes et sur les frises renforcent la majesté de l'édifice. Le Parthénon accueille la statue d'Athéna conçue par Phidias. Haute de 12 mètres, elle représente la déesse armée en chrysléphantine : une armature en bois supporte un plaquage en ivoire qui figure la chair et en or pour représenter les vêtements. Mais au-delà de cette divine protection, les Athéniens gravent dans la pierre leur hégémonie sur le monde grec. Les artistes athéniens vont sublimer leur talent et multiplier les techniques pour habiller ce bâtiment de délicats ornements.

Pour accéder à cet écrin, Périclès⁽¹⁾ décide de construire un magnifique vestibule, propylée en grec, comme pour mieux préparer l'œil du promeneur à la beauté du Parthénon. Cette porte magistrale en forme de U n'a cependant jamais été achevée. L'aile nord, la pinacothèque, est réservée à une galerie de peinture. L'aile sud conduit à un petit promontoire en lisière de l'Acropole sur lequel est

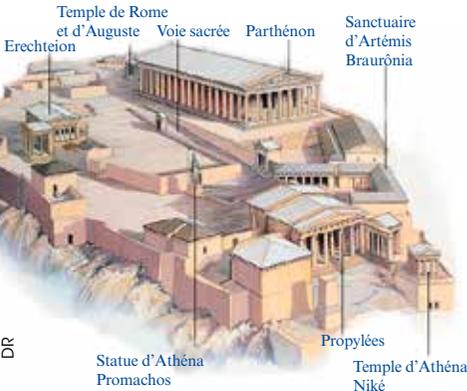
posé le temple d'Athéna Niké (Athéna la victorieuse). Les citoyens y viennent prier avec le secret espoir de d'obtenir des victoires contre leur ennemis.

Au nord du Parthénon, l'Érechthéon est le dernier bâtiment construit au v^e siècle. Il occupe la place la plus sacrée du plateau. C'est en effet à cet endroit que se trouve l'olivier sacré qui selon la légende fut offert à la population par Athéna. Non loin de l'arbre, les Athéniens célèbrent

aussi le culte de Zeus et de Poséidon. Les architectes dessinent un bâtiment qui est une succession de salles qui sont autant de sanctuaires. Au sud, ils innovent en bâtissant un portique dont les six colonnes sont remplacées par des statues de jeunes filles, les Caryatides, dont les robes semblent flotter au vent.

Après la chute de l'Empire romain, les pierres des temples de l'Acropole sont utilisées pour bâtir des fortifications. Au xix^e siècle, la Grèce s'émancipe de l'Empire ottoman et le nouveau royaume décide alors de redonner vie aux constructions antiques. Les travaux se poursuivent de nos jours. En 1987, les monuments de l'Acropole sont inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

1. Homme politique grec (- 495 à - 429 av J.-C) qui modernisa la démocratie athénienne. Il fut élu pendant 30 ans stratège, responsable des affaires militaires de la ville. Pendant ce long mandat il développa le prestige économique, artistique et militaire d'Athènes.



Focus on the history of the Red Arrows' birth

As we have in the French Air Force, the Royal Air Force has its own aerobatic team called the Red Arrows. They are renowned throughout the world and act as ambassadors of Great Britain, being the public face of the Royal Air Force.

2013 represents the 49th display season for the Red Arrows in which they continue to enthral, captivate and inspire millions of people both in the UK and around the world with a series of displays and flypasts at a wide variety of events.

By the mid-60s almost every Flying Training School, and several operational squadrons, had their own aerobatic teams. The Royal Air Force decided to disband them all and form a single, full-time professional team. Therefore, in 1964, the Red Pelicans became the first team to represent the Royal Air Force.

The following year Flight lieutenant Lee Jones was posted to the Central Flying School (CFS) to form the Red Arrows. The Royal Air Force Aerobatic Team (RAFAT), the formal name of the Red Arrows, began life at RAF Fairford in Gloucestershire. Initially there were seven display pilots.

In their first display season, in 1965, the Red Arrows flew 65 displays in Britain, France, Italy, Holland, Belgium and Germany, and the Team was awarded the Britannia Trophy by the Royal Aero Club in recognition of its outstanding contribution to British prestige in the field of aviation.

When the Royal Air Force decided to retain the Team for 1966, two spare pilots were established but the team continued to fly just seven aircraft in most displays. The first display with 9 pilots was in July 1966 for the benefit of HRH⁽¹⁾ The Duke of Edinburgh.

The practice of carrying spare pilots proved unsatisfactory because the display was so specialised that each position had its own demands. To be of any use at all, the spare pilots had to be capable of filling any position at very short notice. Thus, they required more training than any other member of the team and, as a result, became more skilled. Not surprisingly the spare's became dissatisfied with their roles as reserves.

The Red Arrows flew nine aircraft in displays from time to time from mid-1966 onwards, but it was not until 1968 that the Team was officially increased in size to nine. Although there was nothing new in flying nine aircraft in a diamond-shaped formation, the Red Arrows' perfectly symmetrical Diamond Nine quickly came to represent the peak of precision flying and it was eventually registered as an official trade mark.

1. His Royal Highness.

Le comité pédagogique

sous le patronage du général d'armée aérienne Denis Mercier,
chef d'état-major de l'armée de l'air

Général de brigade aérienne Patrice Sauvé, *directeur du Centre d'études stratégiques aérospatiales.*

Colonel Bernard Dartaguiette, *commandant du Centre d'enseignement militaire supérieur air.*

Denise Flouzat, *recteur d'académie, professeur des universités et ancien membre du conseil de la politique monétaire de la Banque de France.*

Jean-Pierre Zarader, *agrégé de philosophie.*

Jean-Yves Daniel, *inspecteur général de l'Éducation nationale.*

Odile Fuchs-Taugourdeau, *magistrate, vice-présidente de section au tribunal administratif de Paris.*

Patrick Facon, *chargé de mission au CESA, qualifié aux fonctions de professeur des universités.*

François Pernot, *professeur des universités en histoire moderne.*

Pierre Demeulenaere, *professeur de sociologie à l'université de Paris-Sorbonne.*

Frédéric Charillon, *directeur général de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM).*

Pierre-Henri d'Argenson, *rapporteur à la Cour des comptes.*

Jacques Villain, *histoire de la conquête spatiale et de la dissuasion nucléaire, membre de l'Académie de l'air et de l'espace.*

Jean-Marc Albert, *professeur d'histoire de premières supérieures.*